

Les Paysans Français

Paris.—Le président de la République a loué les agriculteurs pour avoir augmenté leur production, pour leur élan au travail, pour le progrès incessant de leurs méthodes de culture et d'élevage. Il n'en reste pas moins que, malgré leur effort intelligent, soutenu, patient, ils sont impuissants à tenir la terre en bon état et à en tirer les immenses richesses qu'elle pourrait livrer à ceux qui la remuent, si seulement ils étaient en nombre. Il y a déjà longtemps qu'on a dit que l'agriculture manque de bras. Cette formule n'exprime plus hélas! toute la triste réalité.

Où sont les lourdes charrettes d'autrefois, pesamment chargées de blé ou de fourrage, et les bœufs ramenant au logis la charrue, et la bonne vieille femme tirant par la bride son âne récalcitrant, et la troupe bruyante des vendangeurs, et les chansons des travailleurs et les cris des enfants? Un jour par semaine peut-être, à l'approche des gros bourgs, le jour du marché, on peut encore rencontrer la file des jardinières emportées en hâte vers l'échange nécessaire des produits par les forts chevaux au trot rapide, dont nos paysans se font un orgueil. Mais tous les autres jours de la semaine, on ne voit pour ainsi dire rien sur la route, on n'entend rien dans la campagne.

La terre française, cette bonne terre, chez moi est souvent en friche, ceux qui la cultivaient jadis ne sont pas revenus des tranchées sanglantes, ou bien sortis pour la ville, l'usine, le chemin de fer, ou un plus large et un plus sûr profit, pour un labeur plus court, les attirant. Les champs que l'homme travaille, à y regarder de près, sont souvent aussi mal tenus. Le chèvènement abonde dans la vigne; les labours, les semailles, la récolte elle-même souffrent des ajournements auxquels le cultivateur, ne pouvant être partout à la fois, est contraint. Et l'on voit auour des terres que sa main vaillante remue de larges espaces inutilisés.

Interrogez les paysans. Ils ne trouvent plus aux heures de presse, l'aide dont ils auraient besoin. L'ouvrier de village, le maçon, le forgeron, le charpentier, est une espèce elle-même à peu près disparue. Pour une réparation indispensable, il faut aller chercher l'ouvrier de la ville, qui coûte cher et se fait trop longtemps attendre. Aussi, le plus souvent, le paysan lui-même s'improvise-t-il couvreur de toit, gâcheur de mortier, menuisier, et doit, pour accomplir ces travaux urgents, prendre encore sur le temps insuffisant dont il peut disposer pour une culture.

C'est, un mal cependant que la bonne race paysanne de France s'éteigne peu à peu. On ne peut savoir à l'avance si ceux qui viennent la remplacer auront ses qualités, et si pour l'endurance au travail, l'amour du sol, la sagesse, et la raison aussi, enfin et particulièrement l'attachement au pays, ils la vaudront un jour. Ne faudrait-il pas, et d'urgence, essayer de sauver ce qui en reste?

La famille paysanne, qui groupait au foyer de nombreux enfants, main-d'œuvre gratuite et abondante, qui fut la force vive de notre pays et comme l'intrinsèque réservoir des individualités puissantes qui, de siècle en siècle, assurèrent sa prospérité et sa grandeur, subsiste encore, mais amoindrie, affaiblie, comme épuisée. C'est à elle surtout qu'il faudrait penser, c'est à sa reconstitution, à son renouvellement, qu'il serait nécessaire d'apporter le principal effort de la politique. Car sans elle la terre française deviendra stérile, et sans sa terre la France n'est plus.— L. L.

UN COMMENTAIRE DU "TEMPS"

Le journal officieux "Le Temps" commentant les raisons qui ont poussé aujourd'hui le gouvernement français à prévenir l'Allemagne qu'il ne tolérerait pas l'établissement d'une dictature militaire à Berlin, dit:

"Si le Chancelier Brüning était remplacé par une dictature militaire, plus ou moins camouflée, le nouveau gouvernement se trouverait en face du problème d'avoir à trouver des ressources, pour payer son armée, la police et les chemins. Il aurait à recourir à un emprunt étranger, les revenus intérieurs de l'Allemagne étant insuffisants, contractant ainsi une autre dette étrangère et augmentant ses taxes qui seraient rigoureusement exigées, et dont la perception militaire jetterait l'inquiétude parmi la population et pourrait amener une révolution.

"Une guerre européenne ou une révolution en Allemagne, seraient probablement les conséquences d'une dictature nationaliste allemande. La France agit spécialement en tentant de barrer la route à ces deux calamités."

Phénomènes Etranges

Le mot de digestion évoque à l'esprit cette douce torpeur qui suit l'ingestion d'un bon dîner, et l'idée que l'ordre des deux phénomènes puisse être inversé semble paradoxale à première vue. Mais si l'on veut bien se rappeler qu'en réalité la digestion a pour but de dissoudre les aliments et de les transformer en substances directement assimilables, le paradoxe disparaît, et l'on reconnaît qu'il n'y a rien d'impossible à ce que les substances subissent les modifications nécessaires à leur utilisation avant d'être introduites dans l'organisme.

En fait, ces phénomènes étranges s'observent chez certains animaux, notamment chez la larve du coléoptère aquatique, le "dytique." Cette larve possède un tube digestif bien visible, mais, on est tout étonné de ne pas lui découvrir de bouche. Elle est pourtant d'une voracité prodigieuse, au point que, si l'on a l'imprudence de la laisser en compagnie d'autres bêtes, poissons, têtards ou vers, ceux-ci gisent bientôt inanimés et complètement vidés sur le sol. Un examen attentif de la tête va nous livrer la clef de cette énigme.

De chaque côté du front, on voit partir deux crochets recourbés et pointus, qui sont parcourus, dans leur longueur, par un canal capillaire s'ouvrant, d'une part, à l'extérieur, par un orifice minuscule et, de l'autre, dans le tube digestif. Lorsque la larve du dytique a fait choix d'une proie, elle bondit sur elle et enfonce profondément dans sa chair ses deux crochets. Ce premier acte a pour résultat d'amener à brève échéance la paralysie de la victime, choisie, souvent parmi des animaux d'assez forte taille, tels que les tritons ou les poissons. On s'attend à voir ensuite l'insecte se contenter d'aspirer le sang de la bête et l'abandonner pour une autre; mais les choses sont réellement plus compliquées.

Lorsque la proie est immobilisée, la larve, usant de ses crochets comme de deux seringues de Pravaz, injecte dans le corps de sa victime un liquide noirâtre. Au bout de quelque temps, on voit les chairs, ainsi baignées, se dissocier, puis se liquéfier littéralement. La liqueur injectée est, on la devine, une sécrétion diastasiqique qui a pour effet de soumettre les tissus à un commencement de digestion. Dès que les chairs sont suffisamment solubilisées, un mouvement d'aspiration fait pénétrer cette bouillie dans le tube digestif de la larve; à travers les fins canaux des crochets; puis, au bout de deux minutes, un flot noirâtre envahit à nouveau le corps de la victime. Les mêmes phénomènes d'injection et d'aspiration se succèdent ainsi, en alternant, jusqu'à ce que la proie soit totalement vidée.

LE TRIBU DES SARAS-DJINGES

Un savant français, le docteur Gaston Muraz, attaché au ministère des Colonies, membre de la Société Géographique de France, a rapporté d'un voyage extrêmement intéressant qu'il fit dans une rivière africaine inconnue, sise entre la rivière Chari et le lac Tchad, des photographies fort intéressantes sur les femmes djingés, dites "femmes à plateaux," et un volume de poésies: "Sous le grand soleil." Au lieu de rapports en prose, pleins d'expressions scientifiques qui ennuièrent tout le monde, et que le grand public ne peut lire avec intérêt, ce jeune médecin a eu l'heureuse idée de faire en vers la relation de son voyage.

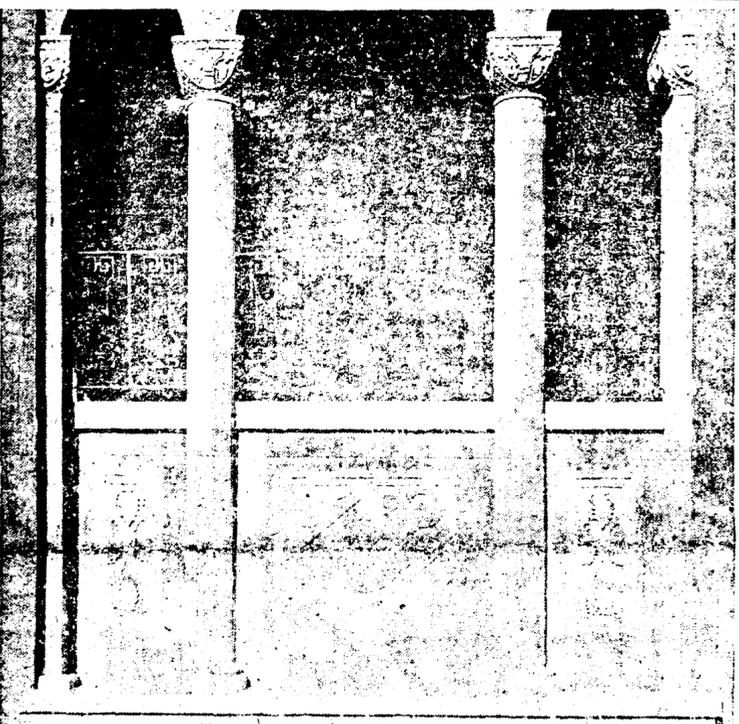
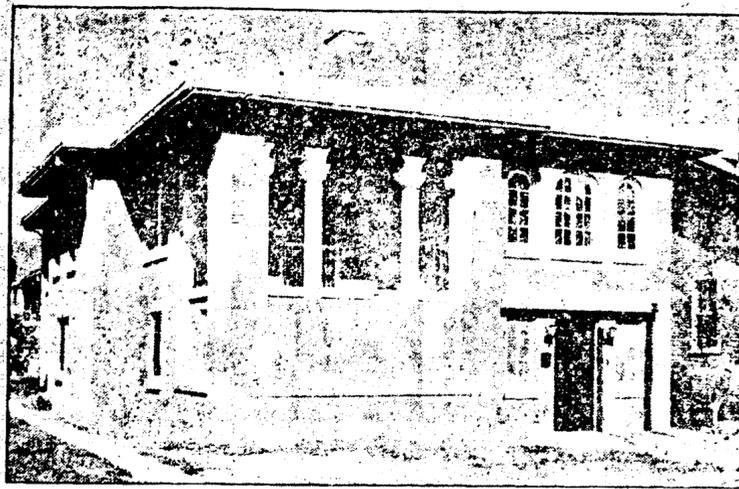
Il parle de ces femmes barbares qui distendent leurs lèvres en y suspendant des disques de bois, qui se couvrent de tatouages dont plusieurs très artistiques au moment de se marier, de ces hommes qui se font sur la figure et tout le corps des cicatrices effroyables après desquelles les balafres des étudiants allemands ne sont que la "petite bière," des malheureux atteints de la maladie du sommeil qui sevit particulièrement dans cette région, etc., etc.

C'est au sud du lac Tchad, entre la rive droite du Chari et un pays arabe connu sous le nom de Salamak, que se trouve la tribu des Saras-Djingés.

Dans ce pays, les hommes sont vêtus d'une large tunique de coton qu'ils se font eux-mêmes et les femmes ne portent pour tout costume que quelques feuilles soutenues par une ficelle à la ceinture. En cela, ces barbares d'Afrique ne sont pas très loin de notre civilisation soi-disant avancée où les hommes s'habillent de la même façon à toutes les latitudes et les femmes se déshabillent aussi bien en hiver qu'en été.

La Chine a été le premier pays à se servir de l'imprimerie. Les Chinois se servaient de blocs de bois. Les Chinois connaissaient aussi l'usage de l'encre noire.

ARCHITECTURE DU VIEUX TEMPS



Dans le domicile de M. H. Z. E. Perkins, nous avons un exemple superbe de l'art byzantin en construction et en décor. Notez la finesse des proportions, et l'ensemble des détails exquis. L'empire byzantin existait entre le 6^{me} et 10^{me} siècle de l'ère Chrétienne. Ici il n'y a rien de rétro. Tout s'harmonise.

FILMS FRANCAIS

Miss Pearl White, l'enfant gâtée des "stars" américaines, tourne actuellement un film dans un studio d'Epinay, écrit M. Emile Vuillermoz, dans "Le Temps." Il m'a paru intéressant d'aller observer sur place le travail de la populaire interprète des "Exploits d'Elaine" et des "Mystères de New-York," et de voir comment cette brillante artiste arrivait à tirer parti de nos pauvres petites usines cinématographiques, dont les metteurs en scène des deux mondes ne cessent de railler l'exiguïté, les misérables décors, l'indigente lumière et l'outillage préhistorique. C'est donc avec une grande pudeur que je demandai à miss Pearl White de me confier en toute franchise son opinion sur l'organisation matérielle de nos studios cinématographiques.

Sa réponse me remplit d'étonnement. Cette énergique jeune femme, qui a l'habitude de travailler dans des conditions de rapidité et de perfection exigeant un appareillage ultra-moderne, m'a affirmé avec netteté qu'un studio français permettait d'exécuter n'importe quel tour de force cinématographique. Nos ressources d'éclairage répondent à tous les besoins. Nos artisans de cinéma: machinistes, accessoires, électriciens, etc., montrent, dans toutes les circonstances, cette souplesse, cette ingéniosité et cet esprit d'initiative qu'aucune race de travailleurs ne possède à l'égal de la nôtre. Quant à nos décorateurs, ils font l'émerveillement des artistes américains. Miss Pearl White, en me montrant une reconstitution de décor naturel exécutée pour une scène de son film, déclara formellement qu'aucun technicien de Los Angeles ne serait capable de réaliser un travail aussi parfait.

A partir de 1825 jusqu'à la Confédération, le coût de la vie étant peu élevé, les salaires ne s'élevaient guère. Les serviteurs et les servantes recevaient un salaire mensuel de \$5.00 à \$8.00. Les artisans de métier sont payés de \$1.25 à \$1.50 par jour.

ENTRE L'ESPAGNE ET LA FRANCE

Nous lisons dans la Epoca, de Madrid:

"La Chambre de Commerce espagnole à Paris a adressé au Directeur une note par laquelle, après avoir donné son adhésion au gouvernement actuel, elle lui offre sa collaboration.

"Elle ne prétend pas que le traité de commerce franco-espagnol, en vigueur, soit parfait, quand, au contraire, en diverses occasions, la Chambre espagnole à Paris en a signalé les imperfections, tout en indiquant les améliorations qu'on devrait y apporter; mais on ne peut oublier les circonstances anormales qu'on a traversées et qu'on subit encore—au moment où le traité fut signé. L'instabilité des changes et l'anomalie dans le coût de la production ne permirent pas d'établir un pacte définitif.

"On doit donc perfectionner le traité en vigueur, l'améliorer au moyen de négociations ultérieures pour l'harmoniser avec les nouvelles conditions économiques; mais, en aucune manière, on ne doit rompre.

"C'est sous la protection de ce traité qu'on a réalisé des échanges mutuels d'une valeur de 1,550 millions de francs; si l'on rompait les relations avec la France, ce serait grandement préjudiciable aux intérêts économiques espagnols, car le marché français est le plus important pour notre pays.

"Nous avons près de nous, termine le signataire de la note, la douloureuse expérience de la dernière rupture, dont nos importateurs ressentent encore les effets, pour qu'à nouveau nous ne nous lançions pas dans l'aventure de rompre les relations avec la France."

Aux 7,000 combattants de l'armée américaine de Hampton, à Châteauguay, en 1813, le colonel de Salaberry n'avait à opposer que 300 Voltigeurs, 200 Indiens et 600 miliciens. La victoire fut gagnée par une poignée de héros qui se battirent un contre cinq.

LES DIVERS TYPES D'ALTERNATEURS

Les diverses catégories d'alternateurs utilisés en télégraphie sans fil peuvent être ramenées toutes à trois classes principales:

1—Les alternateurs qui donnent directement la fréquence demandée. Leur principe ne diffère pas de celui des alternateurs ordinaires. Ils ont un grand nombre de pôles et une grande vitesse de rotation et sont entraînés par un moteur électrique. On peut citer parmi ces alternateurs le type Alexander et le type Latour-Béthonot.

2—L'alternateur fonctionne à une fréquence inférieure à la fréquence demandée, et la fréquence est augmentée par des transformateurs statiques spéciaux, qui doublent ou triplent chacun la fréquence originale; l'alternateur Telefunken donne 7500 périodes, par exemple. Les transformateurs doublent deux fois la fréquence, par exemple, et l'on obtient une fréquence quadruple de 30,000, soit l'onde d'environ 10,000 mètres de longueur.

3—On fait jouer le principal rôle à un harmonique de fréquence étant un nombre entier toujours très simple. C'est, par exemple, le cas de l'alternateur Goldschmidt, où l'on produit le courant à une fréquence inférieure à la fréquence demandée, et l'on développe les harmoniques au moyen de circuits en résonance.

LE GENIE HEREDITAIRE

Si la folie, l'alcoolisme, la dégénérescence, l'abâtardissement, ainsi que de nombreuses maladies physiques sont héréditaires, c'est-à-dire qu'elles se transmettent de père en fils et de mère en fille, pourquoi le génie, le talent, ne pourraient-ils pas passer ainsi des uns aux autres? Un grand savant autrichien qui étudia vingt ans cette belle question prétend qu'on peut rendre le génie héréditaire. Il croit que les plus magnifiques idéals des parents peuvent devenir instincts chez les enfants.

Le Secret de l'Aviation

Pourquoi et comment vole un aéroplane? Un avion, "plus lourd que l'air," se tient dans l'air parce qu'il ne reste pas assez longtemps sur une seule couche d'air pour lui donner le temps de le laisser tomber. C'est comme un caillou bondissant sur l'eau à la façon des "crêpes" que vous ne manquez pas de faire chaque fois que vous allez en pique-nique à la rivière. Le caillou ne coule pas parce qu'il ne reste pas assez longtemps sur une partie infinitésimale de la surface de l'eau. A l'avion comme au caillou, il faut la vitesse pour rester en l'air. La pression de l'air sur les ailes de la machine est un des facteurs de la stabilité de l'aéroplane, mais ce n'est pas le plus important. Les ailes d'un avion sont recourbées ou arquées, et quand elles s'enfoncent dans l'air à une très grande vitesse, il se produit dans l'air des choses bizarres. C'est ainsi qu'il se fait un vide à l'arrière de la machine et sur les bords des ailes. Ce vide est la force la plus efficace pour tenir l'avion en l'air et l'avion ne travaille qu'à faire ce vide pour le remplir ensuite.

Tout est prévu pour permettre à l'avion de glisser mollement sur l'air, avec la plus petite résistance possible.

L'aviation a fait des progrès si rapides qu'elle a démenti toutes les prévisions des savants. En 1905, on pouvait écrire: "De toute façon l'aviation reste encore confinée dans le champ des courages, mais aventureuses expériences. Le plus léger que l'air (le ballon dirigeable), avec les essais des ballons dirigeables de Santos-Dumont et les résultats plus confirmés de Lebaudy, conserve encore son avantage."

Comme il est loin l'avantage des ballons dirigeables!

A partir de 1908, en France surtout, l'aviation fit des progrès rapides et décisifs: le 25 juillet 1909, le Français Bleriot effectuait la première traversée aérienne de la Manche, de Calais à Douvres. Depuis lors les Alpes (1910), la Méditerranée (1912), l'Océan Atlantique (1918) ont été franchis par les aviateurs; les avions se sont élevés à plus de 30,000 pieds d'altitude, ont atteint la vitesse de 180 miles à l'heure. Les transports aériens commencent à s'organiser partout.

LES JEUNES FRELUQUETS

Essayons de contenter tout le monde. Le mois dernier, nous parlions des jeunes "flappers" du temps présent et de l'antiquité; abordons cette fois un sujet beaucoup moins intéressant. Disons quelque chose des freluquets, ou mieux, pour employer l'expression consacrée au pays, des "jeunes frais." Le jeune frais, tel que nous le connaissons, au contraire de la flapper, n'a pas d'ancêtres. Il n'en mérite pas non plus. Des courtisiers juifs ont lancé sur le marché des modes grotesques, ridicules dont s'affublent prétentieusement tous nos jeunes gens illettrés, fainéants et grands amateurs de jazz pour la plupart.

C'est le "malo flapper." Il porte le melon à la Valentino, percé de trois œillets de bottine; le même melon que portent les Juifs et que dans le temps on avait l'habitude de leur renfoncer aux oreilles. Pas de moustache, une peau à l'eau de rose masquée chaque semaine par le coiffeur. Cheveux cirés, faux-col bas faisant ressortir la pomme d'Adam, un soupçon de cravate dont le noeud est à peine gros comme un bouton de lottine. Gilet échancré, veston pincé à la taille et descendant jusqu'aux genoux, pantalon éléphant, ouvert sur la chaussure cirée et orné de minuscules boutons. Voilà l'homme!

Cette mode n'est heureusement pas portée par les gens distingués. Les courtisiers de petites filles, les jeunes gens qui flânent aux coins des rues et insultent au passage les femmes les plus réservées, seuls l'ont adoptée.

ON VEUT LA MORT DU DERNIER CHEVAL DE FIACRE

Paris.—Le vieux cheval de fiacre, pourtant si rare aujourd'hui dans les rues de Paris, est poursuivi avec acharnement par les agents préposés à la circulation dans Paris. En cet âge de l'auto, les vieux fiacres qui ont survécu sont accusés d'être un obstacle dans la voie du progrès, et certains journalistes mènent une campagne contre ces vestiges d'un autre âge. Ils demandent que tous les véhicules traînés par les chevaux et même ceux conduits par l'homme soient prohibés dans les principales rues de la capitale. Ils demandent également que les camions automobiles ne soient autorisés à circuler qu'à certaines heures, comme il est d'usage en Amérique, disent-ils.

On buvait de la bière 400 avant Jésus-Christ.

Les Quarante Travail- lent au Dictionnaire

Paris.—Lorsqu'il déclare, et avec quel sourire de confident des dieux! qu'il faut douze cents ans à l'Académie pour achever son dictionnaire, n'allez pas croire au moins que M. Renan badine! Non seulement il ne badine pas, mais il est très grave, et même, s'il ne parle que de douze cents ans, c'est qu'il ne veut pas nous décourager. La vérité sur le dictionnaire est bien plus cruelle encore!

Le dictionnaire est une des arches sautes de la nation française. On n'y peut point toucher sans tomber en poussière. Ce legs de Richelieu est sacré, et le peuple, qui ne croit plus à rien, y croit. Depuis trois cents ans, — ce qui, ajouté aux douze cents de M. Renan, fait quinze cents, — il n'est pas un Français qui ne s'endorme, le soir, en disant à sa Française:

— Ecoute, bien-aimée, ce bruit de matériaux remués que tu entends au bout de la Seine, là-bas, au bout du pont des Arts, c'est le bruit du dictionnaire. On forge la languette Quarante forgerons, la poitrine nue jusqu'à la ceinture, travaillent nuit et jour dans l'usine du Cardinal Rouge. Ils saisissent le verbe brut entre les mâchoires de leurs pinces lexicographiques, ils le tournent et le retournent, le battent sur l'enclume, le rougissent à blanc, le tordent, le laminent et le forgent, enfin, comme saint Eloi l'orfèvre pendant que son fils Oculi soufflait... M. Renan, l'un d'eux, assure qu'ils en ont encore pour douze cents ans avant d'avoir fini leur besogne. Dans douze cents ans, ô bonheur! la languette sera forgée et tous les mots qui la composent seront de bronze et sans pailles.

Mais, pour que, même dans douze cents ans, il fût loisible à l'Académie de constituer enfin ce dictionnaire, il faudrait que le mouvement de l'humanité s'arrêtât et qu'il ne passât plus chez nous de caravanes portant des torches devant elles. Plus de découvertes, plus de mots nouveaux. Alors, le néologisme s'arrêterait avec la vie, et l'on résumerait. Est-ce que, dans deux cents ans, nous aurons tout dit et exploré, que tous les cercles seront quadrifiés, et que le génie de la race française au moins aura atteint à son expression suprême? Peut-être est-ce là, en effet, le sens ironique de ce rendez-vous à douze siècles de ce que vous donnez aux philosophes, délicieux poseur de lapins que vous êtes! "Dans douze siècles, sous-entendez-vous, il y aura toujours quelque chose de mort: moi, la Langue ou la France!"

M'est avis que ce ne sera pas la langue Non, ce ne sera pas la langue, à la condition que, patriotiquement rebelle à l'erreur du cardinal, l'Académie renonce tout à fait au dictionnaire et lâche la bride aux néologismes.

La vertu des langues, c'est le néologisme, et Littré, qui n'était pas une bête, l'avait parfaitement compris. Son dictionnaire est le temple à la fois et l'hôpital de tous ceux qu'on a lancés dans la circulation depuis soixante ans, et les plus étranges et non trouvés asiles. J'en ai là pour ma part un certain nombre d'assez française venue dans le hardi, par où j'aurais payé tribut de barbarisme à mon siècle. Lorsque je tenais la feuille de critique d'art au Journal Officiel, je m'amusais à en ramasser de drôles dans les ateliers et je les imprimais tout vivants dans cet organe sévère. Ils y produisaient des effets de chandelle romaine, mais j'étais sûr que Littré les recueillerait. Ils les recueillaient, en effet, et il en enrichissait la langue.

LE PREMIER TAXIMETRE

De même que l'immortel Léonard de Vinci conçut le premier, près de quatre siècles avant qu'elle fût heureusement appliquée, l'idée de l'aéroplane et du vol plané, ainsi un savant de son époque — Renaissance italienne — inventa, pour ainsi dire avant la lettre, le taximètre qui sert aujourd'hui à nos autos. Mais le taximètre d'alors était fixé à une grosse voiture à chevaux dont on a l'illustration nous les yeux. A droite la voiture à chevaux. On disait naturellement à cette époque, un compteur. Le terme taximètre n'est venu qu'aux premières années de notre siècle, avec la chose, c'est-à-dire l'automobile de louage.

Le taximètre a tout d'abord été exploité en Allemagne vers 1894 et ce n'est qu'en 1904 qu'il fit son apparition en France. Il est mis en mouvement par l'auxiliaire d'une transmission flexible s'adaptant au moyen de la roue (comme dans le cas du premier compteur de Pan 1515), soit par un mouvement d'horlogerie qu'il contient (comme aujourd'hui). Le compteur marque la distance et l'heure.